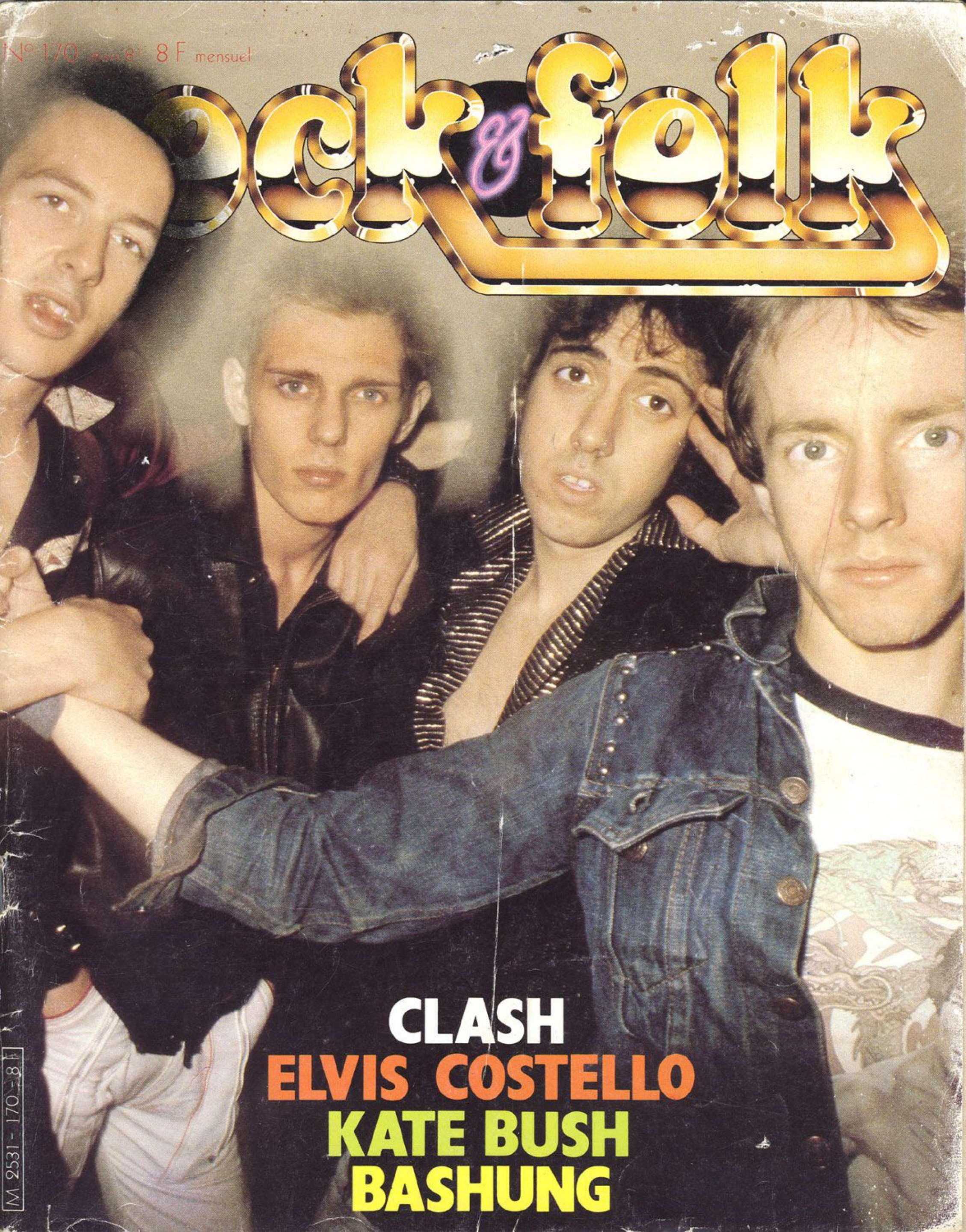


N° 170 mai 81 8 F mensuel

Rock & Folk



CLASH
ELVIS COSTELLO
KATE BUSH
BASHUNG

M 2531 - 170 - 8



**Flingués
à bout portant
par la critique anglaise
et riches seulement
de leur légende,
les Clash
errent dans Londres,
désespérés,
balancent entre exil
et vengeance.**

Non seulement c'est mon troisième ou quatrième article sur les Clash, mais en plus j'ai vraiment une envie sauvage de l'écrire. Vous pigez ? Et je sais que ce n'est pas l'intro la plus excitante de ma carrière, mais que voulez-vous que je fasse ? Ce journal, plus il prend de l'importance (et ces jours-ci elle devient énorme), moins il tolère mes caprices.

Alors il reste le rock'n'roll et les Clash. Ces Clash qui m'excitent comme un jeune pou et qui ne me quittent plus une seconde. Ces Clash qui ont bien des raisons de se plaindre de moi.

Prenez ma chronique de leur triple album. Elle était tiède. Je veux dire par là que Bill Schmock, ailleurs, marquait « Sandinista » du sceau de la stupéfaction dégoûtée (il s'en excusa plus tard, ailleurs encore, bravo) alors que moi qui instantanément **AIMAIS** ce foutu disque, on m'avait coupé ma chronique, cisillant benoîtement l'introduction, émasculant ainsi, j'en suis sûr, une heureuse suite de bons mots, transformant un cri de folie intelligent en pisseuse rédaction de cours moyen (seconde année).

« Au point », affirme Mick Jones, « qu'il ne voulait pas te rencontrer, il préférerait se terrer dans son trou, il souffre. »

Des quatre Clash, Mick est celui qui supporte le mieux l'affaire. C'est le voyou, le sale rocky... Avec une morgue typiquement stonienne, il répond à la boue par...

Mick Jones — *Je leur chie dans l'œil ! On nous a toujours descendus, mais là, je leur chie dans l'œil. Ils veulent qu'on s'en aille ? Okay. On se tire. Mais avant, on fera une grande party. On les invitera tous et on LEUR CHIÉRA DESSUS ! Merde, une bande de snobs élitistes est en train de couler « Sandinista » parce que c'est à la mode !*

Paul Simonon remonte encore plus loin dans le temps. Pour lui, le péché originel se situe bien avant, au commencement du groupe... *Nous avons affaire, en gros, à des gens qui nous reprochent, plus ou moins consciemment, de ne pas refaire, encore et toujours, « White Riot » et « London's Burning ». Le seul problème, c'est que je ne peux pas m'empêcher de jouer de la basse de mieux en mieux. Que je veux le prouver sur nos disques. Prends les Ramones... Voilà des mecs qui font un premier album fabuleux. Je le passais tout le temps, j'adorais. Le second sort : surprise déplaisante, c'est le même disque. Le troisième arrive, j'ai écouté trois morceaux, j'avais compris, je le connaissais déjà par cœur. Les Clash auraient pu faire ça...*

R & F — « London Calling » était la limite de la tolérance des fans ?

Paul Simonon — *Tu rigoles ! En Allemagne, pendant la tournée, à Hambourg, des extrémistes punk sont venus nous voir avant le concert. Ils nous ont interdit de jouer « White Riot », car nous étions « un groupe déchu ». Merde ! Qu'ils aillent se faire foutre ! Ce sont nos chansons ! On les a écrites ! Alors on les a jouées en commençant. Et ils sont devenus fous de rage...*

Mick Jones — *Tu imagines pas deux mille mecs chargeant en hurlant en allemand une scène sur laquelle tout le camp Clash se réduit à huit personnes... le dos au mur... On a dû se frayer une issue à coups de guitare, Joe en a presque tué un, c'était la terreur totale !*

DANS LE CUL

Trois jours plus tard, les Clash arrivaient à Paris. Paris où ils donnèrent un sublime concert, cassant le Palais des Sports en deux, dévidant un écheveau explosif de vieux et de nouveaux morceaux face à des Français éberlués. Hélas, en coulisses les attendait Monsieur CBS...

Mick Jones — *Alain Lévy vient nous serrer la main en coulisses, et il me congratulait, sans chaleur, comme si les mots se coinçaient dans sa gorge. J'étais bourré, vanné, je le coupe, je lui demande ce qu'il pense vraiment des Clash. « Je vous trouve puants », répond-il. « Vous êtes négatifs, vous incitez la foule à la violence, j'ai horreur de ça. » Je l'ai un peu insulté, et le voilà qui me parle de Trust. « Ça, c'est un groupe positif », me dit-il. A la fin, il dit : « Je vous libère de votre contrat. Vous n'êtes plus chez CBS. »*

R & F — Et je vous rencontre aux Bains-Douches cette nuit-là, faisant une fête terrible !

Mick Jones — *Evidemment ! On ne se tenait plus de joie ! Plus chez CBS ! Waouh ! C'était un début, la France... Le reste du monde suivrait... Tout était prévu, on allait sortir nos albums sur Underdog, chez Marc Zermati !*

R & F — Et finalement ?

Mick Jones — *Enfin, le grand ponton qui contrôle CBS Monde tape sur la table, furieux. Il annule le télex nous libérant de contrat, et nous restons sur CBS-France, comme sur CBS-Monde...*

Paul Simonon — *On l'a dans le cul.*

R & F — A vous entendre, c'est le diable, cette compagnie... Que se passe-t-il ?

Joe Strummer — *Quand on a commencé, on était pas très malins. On a signé LE contrat... sans le lire.*

Paul Simonon — *Je sais même pas lire, moi !*

Joe Strummer — *On est tombé dans le panneau... On a ce contrat de quarante pages, tu vois ? Et tu lis : « Contrat pour trois ans, avec une option de la compagnie pour un renouvellement de deux ans. » Cinq ans ! Ça fait une paie, mais on pense tenir, on pense y arriver. Et puis le temps passe, et un jour, au moment des adieux, CBS ouvre le contrat à une page annexe et te sort la clause suivante : « Si la compagnie le désire, elle peut transformer ces cinq années en dix années, blahblah. » Dix ans.*

Mick Jones — *A une époque, on a failli se séparer, rien que pour se libérer.*

Paul Simonon — *Dix ans chez ces salauds ! Tu peux pas imaginer la guérilla permanente entre eux et nous ! Tout, tout, tout est discuté, sans fin. Les pochettes, les simples, les affiches, les albums...*

R & F — C'est pour ça que vous avez fait des double et des triple albums ?

Mick Jones — *Non ! Ces disques comptent pour UN, car ils sont vendus au prix d'UN seul ! Ça, c'est nous qui l'avons voulu, mais ça fait leur jeu ! Pour avoir le droit de sortir trois disques au prix d'un, nous avons accepté de ne toucher aucune royalty en Grande Bretagne sur les deux cent mille premiers vendus. Donc, si nous en vendons deux cent mille un, nous touchons exactement trente pence !*

HORS CONTROLE

L'argent, ce nerf de la guerre, fait bien sûr défaut aux Clash. Apparemment, les boys sont démunis au point de se faire rincer par moi, et Mick Jones pousse le bouchon jusqu'à m'emprunter des pièces pour le juke-box ! Mais nous progressons vers de rudes réalités économiques, et je ne saurais trop conseiller la lecture du chapitre suivant aux étudiants en sciences économiques (dont je fus trois mois durant, avant de me rendre compte que je suivais des cours de géographie au lieu d'économie ; furieux, je quittai la fac de Tolbiac pour aller m'engager à « Rock & Folk »).

R & F — Il y aurait certes un moyen de régler tout ça. Ce serait d'aller jouer, de porter « Sandinista » sur la route...

Paul Simonon — *J'en ai ma claque d'aller jouer à Bristol, à Liverpool.*

Mick Jones — *En plus, nous ne pouvons plus tourner. C'est comme ça. A chaque tournée, les promoteurs nous ont promis qu'on allait gagner des thunes. En fait, depuis la tournée « White Riot », nous en avons perdu. Et de plus en plus. Je veux dire que quand nous faisons passer Suicide ou les Specials en première partie, nous les payons. Et bien. Dans le temps, les groupes faisaient raquer leurs premières parties. Nous, on a cassé tout ça, tout en essayant de présenter le meilleur show. On a tenu longtemps, mais un jour notre avocat et notre homme d'affaires nous ont*

Les impératifs de la place disponible dans ces colonnes sont impénétrables. Car naturellement, je refuse d'admettre la version que des lâches chuchotent autour de moi avec l'empressement louche de vautours affamés : « On t'a censuré. » Quoi ? Moi ? Ici ? Parce que je parlais de *drogues*, peut-être ?

Aaaah, que n'ai-je gardé trace de mon brouillon ou à tout le moins photocopié mon manuscrit... Mais comment faire, dans ce fatras bordélique où je pianote mes soi-disant articles... Ah, zut, et la bouteille de Jack qui se renverse sur les cassettes des interviews de Mick Jones, Joe Strummer, Paul, Simonon...

FOUTUS JAPONAIS

Le vingt-sept janvier 1981, ils commençaient à faire une drôle de tête rue Chaptal. Alors qu'ils décidaient leur plus importante contribution depuis des lustres à un groupe new wave, eux qui, tels des joueurs fous, jetaient sur le rouge Clash un paquet de plaques quadri, voyaient les lanternes brandies par d'habiles attachées de presse se transformer en les proverbiales vessies. A savoir : à force de reculer les dates de l'interview, la date du bouclage venait de sonner. D'interview, point. Londres et Paris se renvoyaient de mutuelles accusations d'incompétence et, les yeux ronds, Koechlin et Paringaux réalisaient avec une stupéfaction non feinte qu'il serait bientôt plus difficile d'entrer en contact avec les Clash qu'avec Mick Jagger.

La situation ne pouvait plus tolérer aucun attermoisement.

Samedi 28 janvier, alors que j'étais en train de sabler le Krug matinal avec Milady, le téléphone fit entendre son caractéristique grelot de serpent à sonnette. Je décrochai et écoutai l'ordre de mission avec stupeur. Ils devaient être salement embêtés. On fait pas appel à un pro pour des prunes. Du coup, pris de pitié, je passai le week-end à lancer de frénétiques appels à Londres.

Je sonnai chez Kozmo, chez Joe Strummer, chez sa sœur Carol...

Las, le premier était parti surveiller le show de sa petite amie Pearl Harbour à Birmingham, le second déménageait et la troisième avait décroché pour le week-end... Tough luck !

Lundi, la pression atteignit son point culminant.

Je réussis àagrafer mon Kozmo, que je salue d'une bordée d'insultes retentissantes. Il explose en retour avec son gros bon sens cockney : « *Et pourquoi je te laisserais faire une putain d'interview de Joe Strummer ? Uh ? Pourquoi pas Topper Headon ?* (Je hurle de rire. Kozmo redouble de rage :) *Tu sais combien de crétins dans ton genre m'appellent quotidiennement pour demander une interview de Joe Strummer ? Rien qu'aujourd'hui, SEIZE ! Ce fichu journal, « Le Monde », ils veulent aussi une interview de Joe ! Mais qu'est-ce que Joe en a à foutre, du « Monde » ?* (Au moment où j'écris ces lignes, il semblerait que si, et plutôt beaucoup, puisque le délicieux Claude Fléouter est sur le point d'aller questionner « le Clash » à Londres.) « *Et puis* », poursuit Kozmo, « *il y a ces foutus Japonais. Comme si ça ne suffisait pas des Français ! Non, non et non et non !* »

Je le laissai respirer un grand coup et jetai nonchalamment : « Bon alors à quelle heure j'arrive demain ? Uh ? »

Silence. Hurlement de rire. « *Okay, je les préviens et je te rappelle.* » « Je serai peut-être pas là. »

« *Je t'appellerai toutes les demi-heures pour te rendre la monnaie de ta pièce, mon salaud.* »

Dans une typique attitude mesquine, CBS sauta sur l'occasion et tenta d'accrocher à ma locomotive des wagonnets frustrés, de « Best » à « Mychèle Abraham » (qui que cela soit).

Y A QU'À JOUER

Mon hôtel chéri, le Portobello, n'a pas changé. Sournoisement vieilli, mais nous avons tous. Paul Simonon, lui, a changé. Comme il habite la porte à côté, dans un deux pièces sans prétention, je fais un crochet par son flat.

Ces jours-ci, Paul, ne se sépare plus de son feutre gris. Avec son manteau trop large, ses godillots éculés et ses membres grêles, il ressemble de plus en plus à un Mitchum déglingué, circuit « La Nuit du Chasseur ». Je jette un œil sur la décoration (heil tech) et sur la collection de cassettes. Paul n'a même plus de disques : « *On me les tirait tous. Alors je tourne avec ça...* » Il désigne une énorme bouzine radio/magnéto portative qui crache un reggae kinky. Au mur, un de ses tableaux. Je préfère pas décrire. Cinq minutes plus tard, nous fonçons dans Londres sur sa grosse Honda repeinte en noir. Stupéfait, les bobbies impuissants nous voient glisser au ras de leur moustache, moteur pétaradant, poignée coincée en coin...

La grosse Victoria (je parle de la gare) s'éloigne derrière nous dans la bruine frisque. Nous pénétrons dans une ruelle, puis dans un loft laqué en jaune et rebaptisé Studios Vanilla.

Au premier étage, l'équipement des Clash ronronne et attend, entretenu par un roadie court sur pattes et joufflu comme un batracien.

Les autres ne sont pas là. Pas encore. Paul : « *Si tu veux, on peut fonder un groupe. Y a qu'à jouer.* »

Vers six heures, nous allons boire un verre au pub.

Et soudain, inénarrables dents de lapin en avant... Mick ! Mick Jones se colle à la vitre et nous fait un grand signe. On repart au loft, où Joe nous attend.

TOUT CE QUE VOUS AVEZ VOULU SAVOIR SUR « SANDINISTA » SANS OSER LE DEMANDER AUX CLASH... UNE CHRONIQUE DES MORCEAUX PREFERES DE CE JOURNALISTE PAR LE GROUPE LUI-MEME...

R & F — Pourquoi avoir sorti ce triple album ?

Clash — *Parce qu'on avait toutes ces chansons, pourquoi pas ? On s'est dit que ça serait le cadeau de Noël du siècle. Trois disques des Clash pour le prix d'un seul... De toute façon, au bout d'un an de boulot en studios, entre New York, Manchester et Kingston, on ne pouvait plus en retirer. On a essayé ! On a essayé de faire un double album, mais ça a foiré. Bagarres, accroches, n'enlevez pas celui-ci, etc...*

R & F — Aviez-vous conscience de travailler pour la postérité ?

R & F — « Something About England » ?

Clash — *Chaque fois que c'est une ballade, vlan, Joe (Strummer) refuse de chanter. Fais-là, Mick, vas-y, comme tu le sens ! En gros, en Grande Bretagne, la livre se porte bien parce que personne n'en a plus. Vous devriez aller interviewer la mère Thatcher là-dessus. Lui parler argent. Vous vous souvenez, de l'argent ?*

R & F — « The Call Up » ?

Clash — *Comme des cons, on a sorti ça avant Noël, oubliant une fois encore que les gens ne veulent pas entendre parler de tous ces problèmes de désarmement et de service militaire en pleine période de dinde aux marrons et de pudding. Jona Lewie, qui a plagié ce titre avec son « Stop The Cavalry », en a vendu plus que nous.*

R & F — « Hitsville U.K. » ?

Clash — *Mick (Jones) fait les voix masculines, Ellen Foley les féminines. On vient de le sortir en simple. Hum, hum, suivant ?*

R & F — « Living In Fame » ?

Clash — *Oh là ! Mais c'est la face six, ça ! J'en suis pas encore arrivé là, moi !*

R & F — « Junco Partner » ?

Clash — *L'une des deux chansons enregistrées en Jamaïque, aux studios Channel One, qui sont les meilleurs du monde. Vivement qu'on y retourne !*

R & F — « Broadway » ?

Clash — *Crois-le ou non, on a enregistré celle-là à... Manchester. Nous étions en tournée, on venait de finir le simple « Bankrobber » et nous avons prévu, en 1980, de sortir un nouveau simple tous les mois. Ceci était le second de la série. Mais CBS a mis six mois de problèmes entre Manchester et la sortie de « Bankrobber » (dont ils ne voulaient PAS). Nos singles sont restés en boîte, mois après mois, et voilà comment on se retrouve avec un triple album.*

R & F — « Look Here » ?

Clash — *Sur ce morceau, je me suis pas mal planté. La basse, je veux dire. Et tous les autres s'arrêtaient et m'engueulaient, merde, mec, c'est pas vrai, tu y arrives pas ? Mais je leur disais : « On s'en fout, c'est pas grave, c'est juste du jazz ! » Alors ils ont continué à jouer.*

Et puis écoutez un peu Joe se prendre pour les quatre Andrew Sisters et chanter en re-re avec lui-même !

T'imagines la tête de nos vieux fans entendant ça ?

R & F — « Washington Bullets » ?

Clash — *Quand je chantais ça, j'en suis arrivé au passage sur le Nicaragua, que j'ai hurlé, n'est-ce pas. Et quand je suis sorti du studio, Mick m'a dit : « C'est le titre de l'album. » J'y ai repensé. Ça sonnait certes moins creux que « The Clash Are Back », et puis imaginer la mine pincée des chroniqueurs de disques passant le week-end à écumer la presse, appeler des copains, se renseigner sur les Sandinistes pour pas avoir l'air trop débile...*

R & F — « Kingston Advice » ?

Clash — *Et voilà. Nous ne parlons plus trop de ce que ça fait d'être au chômage dans les rues de Leeds. Nous avons voyagé. Nous savons ce que c'est que d'être au chômage dans Wall Street. Sur notre prochain disque, une chanson sur ce que ça fait d'être au chômage dans l'aéroport Charles de Gaulle. Carrément.*

R & F — « Lightning Strikes » ?

Clash — *La chanson sur New York. Car là-bas, quand il neige, il neige. Tellement que les gens sortent sur des skis. Et quand il pleut, il pleut tellement qu'ils sortent en bateau. Imaginez quatre musiciens anglais, dans leur chambre, au sommet d'un gratte-ciel. L'orage éclate. Les éclairs, la tempête... On a jamais été aussi impressionnés de notre vie. A la fin, Joe a téléphoné à une radio, il se faisait passer pour le rasta Baba, il engueulait le D.J.... On a tout laissé sur le disque.*

Hé... Mais ce n'est pas moi qui joue de la basse sur celui-là... Tiens, tiens... Qui ça peut bien être ?

R & F — Vous reste-t-il encore des morceaux qui ne seraient pas sur l'album ?

Clash — **NON !!!**

R & F — Le prochain album ?

Clash — *Il sera SIMPLE. Dans le futur, on assistera à des changements radicaux. Invraisemblables. On ne peut même pas en parler maintenant. Nous espérons vivre assez pour enregistrer un triple album conceptuel sur la vie de Napoléon, mais j'en dit déjà trop... Chut !*

GRAND PRIX

Les démêlés des Clash, une fois dégraissés le problème « Sandinista », peuvent se résumer à trois grandes épines bien précises. 1) CBS 2) le pognon et 3) la critique britannique. Pour cette dernière (autant commencer au plus bas de l'échelle), tout est simple, clair : Clash a trahi ; Clash fait de la disco ; Clash ne mérite pas de vivre, surtout pas dans cette magnifique Grande-Bretagne, mère incontestée des arts et de la new wave. En route pour le pub (où nous boirons cette fois de fantaisistes « brandy-coca » que nous ferons ensuite glisser avec de larges pintes de Pils), je raconte aux Clash que, somme toute, la France a réservé un accueil tout différent à « Sandinista ». Rien que ce Grand Prix de la Rock Critique... Rien que ces délires mérités un peu partout... Paul Simonon hausse les épaules, à bout de nerfs et désigne le pub rouge peluche : « Mais pour quoi pas ici, merde ? »

EN FLAMMES

La critique anglaise est à couteaux tirés avec Clash, sans trop savoir comment. Cela va des modérés (qui me suppliaient dans

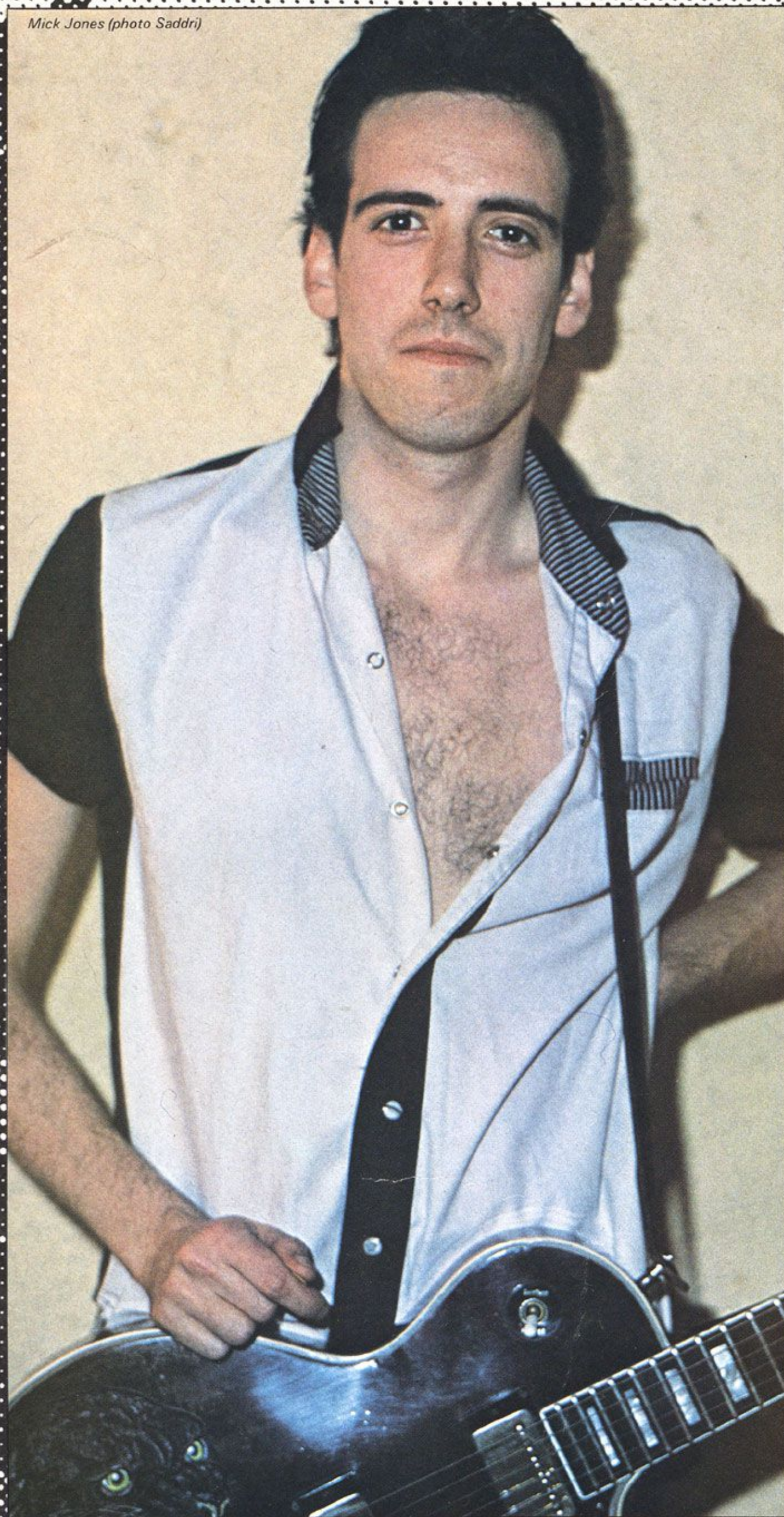
une party la veille au soir de ne pas clamer trop haut mon admiration pour le triple album) aux rageurs. Un exemple ? Cette notoire personne du « N.M.E. » qui me décrétait avec satisfaction : « Les Clash ont compris la leçon. Ils vont redescendre parmi nous vite fait. Ce petit Mick Jones est un sale poseur merdique. Tout ce à quoi il aspire, c'est perpétuer la tradition du « regardez-moi, je suis Keith Richards ». Ce genre de mec peut crever la gueule ouverte. »

Etranges jours... Les Anglais sont en pleine crise économique. Au Kilt Club, comme chaque fois que le vaisseau coule, ils ont réapparu. Les bouffons de la décadence. Billy Idol, Adam Ant ont refait des petits. Au Kilt Club, chaque mardi soir, une étrange parade se déroule. Des dizaines d'employés, de chômeurs se réunissent dans le décor hilarant (tissu écossais et têtes d'animaux empaillées), vêtus de la plus délirante façon qui soit. On danse sur Spandau Ballet, James Brown, mais surtout, surtout, on exhibe des fringues nouvelles, folies romaines, frous-frous et organdis, djellabas et casques de SS... Effarant.

Cent mètres plus loin, le Londres de la new wave tente de se survivre. Pearl Harbour (je n'y peux rien, elle a traversé ce reportage en comète) revient, en rockeuse, avec de nouveaux sbires qui n'ont aucun mal à faire oublier ses sinistres Explosions (qu'un malin avait rebaptisé les Pétares). Elle a écumé Londres, engagé d'ex-Rich Kids, Whirlwind, etc. Son concert est infiniment triste. Une façon de prétendre que tout continue. Alors que personne dans la salle ne sait trop quoi foutre, ingurgiter encore plus de bière, ou plus de fumée...

« Mais », affirme Mick, « c'est bon pour elle. Elle a eu deux bonnes critiques et deux mauvaises. Quelque part, les kids font la balance, elle n'est pas coulée. Elle a cinquante chances sur cent de bien vendre son album. Ce qui s'est passé avec nous est terriblement plus dur : en gros, on nous conseille de foutre le camp. Sortez du pays ! »

Mick Jones (photo Saddri)



Paul — *Vivre ici est devenu problématique. Tu comprends que les gamins, avec cette crise, ont juste assez de blé pour se payer un disque et un concert hebdomadaire. Nous avons réduit le prix de « Sandinista » pour eux !*

Mick Jones — *Et la semaine de la sortie, quatre descentes en flammes ! Le gosse qui lit ça n'a pas les moyens financiers de douter de la critique. Il n'achète pas.*

Kozmo — (Kozmo a vieilli. Sa pétulance et sa joie de vivre ont fait place à un abîme de tristesse. Lui qui m'amusait tant me semble rire trop fort de ses propres plaisanteries.) *L'autre jour, je parlais à un de ces chroniqueurs. Et il me dit : « Ouais, finalement j'ai bien réécouté « Sandinista », c'est pas si mal, pour tout avouer je crois que c'est le meilleur Clash. Je lui ai répondu : « Fabuleux ! Et naturellement, tu vas l'écrire ? » Lui : « Bien sûr que non. »*

R & F — *Pourquoi ces attaques ? Au fond de vous ?*

Paul Simonon — *Fuck knoes ! J'ai un tas de raisons, je pourrais te dire que je préfère pas en parler, que je suis fier, que je me tape de leurs attaques, que je les emmerde, mais voilà : en fait, je suis complètement miné. Je vais partir en Jamaïque le plus tôt possible.*

Interrogé, Joe Strummer se retranche dans un silence glacial. Le pauvre Joe a tout essayé. Il a tenté de répliquer de façon cinglante dans « Sounds », démontant les arguments de ses détracteurs avec le cartésianisme qu'on lui connaît. Il a répondu par des coups bas ailleurs. Finalement, il a complètement craqué dans le « N.M.E. », vidant son sac une dernière fois. Depuis, il ne veut plus ouvrir la bouche.

Paul Simonon (photo Saddri)



Clash — *Certainement pas ! On voyait ça très simplement, juste « le Clash nouveau est arrivé », mon pote. A prendre ou à laisser. D'un côté on peut pas se résigner à passer nos soirées à se noircir dans des pubs, de l'autre, la postérité, heu... Ceci dit, il est évident que trois albums, ça prend du TEMPS à découvrir. Que les gens seront plus à l'aise pour en parler dans deux ans...*

R & F — *J'ai une idée... Je vais vous le faire chroniquer. Je crie un titre de morceau, et vous répondez par des anecdotes, des détails vécus, enfin tout ce dont vous vous souvenez. Okay ?*

Clash — ...

R & F — *« The Magnificent Seven » ?*

Clash — *Moi... Moi... Quand on est arrivé au Palace Station Studio, New York, l'événement local était que Bruce Machinchose avait décidé de faire la photo de sa pochette sur le toit. Alors les Clash... Pouh... Bref, nous nous installons dans le soi-disant meilleur studio de New York, d'où on nous éjecte tous les soirs à six heures, parce que Bruce va arriver, et il a loué tous les studios pour être sûr d'être tranquille, ah ah. Pour nous, l'événement, c'est que Diana Ross est en train d'enregistrer avec Chic, juste dans le studio voisin du nôtre. Et les Clash passent la plus grande partie de leur temps collés à la vitre, matant Chic et Diana comme des malades. Jusqu'au jour où, lassée, Diana fait tendre un drap sur la vitre. Nous ne voyons plus rien, alors nous rentrons dans notre studio pour écrire ce titre.*

R & F — *« Police On My Back ».*

Clash — *Ah, une vieille chanson des Equals, que Paul Simonon a entendue sur une cassette et qu'il voulait à tout prix nous faire enregistrer.*

— *Je l'aime plus. Ça sonne vraiment trop comme le vieux Clash.*

— *Mais puisque c'est toi qui as voulu qu'on l'enregistre ? ! Tu dérailles ?*

— *Je l'aime plus.*

R & F — *« The Leader ».*

Clash — *Répugnante chanson décrivant les habitudes orgiaques d'un certain lord siégeant en semaine au Parlement et plongeant avec passion dans le stupre chaque week-end. Chanson écrite à partir des archives secrètes de Kozmo Vinyl. Riff volé à Bo Diddley.*

R & F — *« Ivan Meets G.I. Joe » ?*

Clash — *Craignons-nous vraiment une Guerre Mondiale ? Nous ? Qu'est-ce qu'on a à perdre ? Figurez-vous que les gars d'en haut ont ce stock d'armes hyper-sophistiquées, destructrices, terrifiantes, et elles n'ont jamais servi à rien. Rien. Quelle douleur... Quelle envie de les essayer, rien qu'un petit coup, pour voir si elles tuent vraiment autant de sous-développés que ça... Et puis il faudra bien se résoudre à aller chercher tout ce pétrole où il est, non ?*

Joe Strummer (photo Saddri)



convoqués en réunion extraordinaire. Ils se sont amenés dans leurs costards gris et ils n'y sont pas allés par quatre chemins : vous êtes hors-contrôle, les caisses sont vides, au point où en est la dette du groupe nous ne pouvons vous faire qu'une seule suggestion : arrêtez de tourner. Et ils sont partis, car nous ne pouvions plus les payer.

Paul Simonon — On payait la sono, les camions, l'essence, les roadies... Les seuls à avoir gagné du blé avec nous sont les promoteurs. Celui de la dernière tournée s'est fait un bénéfice de sept mille livres sur notre dos !

Mick Jones — Et nous, en rentrant à Londres pour Noël, à la fin du tour, on avait trois cents livres à se partager ! Ça parle, non ?

R & F — Et ce film qui sort en France ces jours-ci, « Rude Boy », qu'en pensent les Clash ?

Paul Simonon — Dans l'extrait que j'ai vu, on montrait les Noirs comme une bande d'arnaqueurs, de voleurs congénitaux. Je suis sorti pour demander qu'on coupe cette scène, mais nous avons mal lu le contrat, encore : nous n'avions rien à dire.

Mick Jones — Et puis il y a ce type qui joue le rôle principal, qui se prend pour James Dean. C'est raté, dans son cas. Le réalisateur est un enclé de petit bourgeois. Il délivre son message. Sérieux. On en a rien à taper, de ce film. Sauf les moments où on joue, c'est marrant.

Je serais resté avec eux des jours et des semaines, mais le taxi... l'avion... L'aube sur Notting Hill, les premiers travailleurs qui crapahutent vers les bus... L'Angleterre sent la mort, le froid. Tout de même, l'instant est à la bonne humeur. Je leur demande, pour finir, leur message philosophique... QUOI ? HEIN ? Et soudain : « Nous sommes des fourmis gominées galopant à la surface du globe, sous l'œil indifférent de statues assoiffées d'argent. »

Dans l'avion, je réécoute mes bandes. Je relis mes notes. Une phrase de quelqu'un, quelque part : « C'est quitte ou double. Ils ont le dos au mur. S'ils tiennent le coup, le rock'n'roll est reparti pour cent ans. »

C'était tellement bien senti que ça aurait pu être de moi. Tiens, d'ailleurs, c'était de moi. — PHILIPPE MANŒUVRE.